

1906

1.

Collection privée | Amadeo → Emília Cardoso | Lisbonne – Manhufe | sans date

(...) Je viens d'arriver de Linda-a-Pastora sous la lumière éblouissante d'un soleil qui refuse l'approche de l'hiver. (...) Mon camarade et moi embarquons demain. Le temps est beau et calme et le vapeur nous attend déjà sur le Tage. Je suis très triste de vous quitter, vous, mon saint père et tous les autres. En plus, étant donné mon esprit dramatique, mon âme figure toujours une tragédie dont je suis le seul spectateur.

Cependant, malgré cette tristesse, je ris – je ris diaboliquement. Ne croyez pas que je sois malheureux – non. Si quelqu'un voulait échanger son bonheur contre mon malheur, je n'accepterais pas. Ma fortune ne regarde que moi, et elle me fera triompher ou m'écrasera. (...).

1

1907

2.

Amadeo → Manuel Laranjeira | Paris – ? | Janvier

[*Fotobiografia* p. 56]

Paris, janvier 1907

Je réponds à votre lettre, pleine de grandes vérités. Vous dites que vous ne vous inscririez pas en architecture à moins d'être poussé par une forte vocation – cela me paraît juste. Et, à ce propos, je vais vous exposer mon cas et vous expliquer l'état d'esprit dans lequel j'ai commencé ma formation en cette matière qui ne m'a pas encore complètement séduit. J'étudie l'architecture, il est vrai, sans aucune fascination pour l'objectif, bêtement prétentieux, qu'est le diplôme, mais dans l'espoir d'en faire quelque chose en tant qu'artiste. Cependant, je ne peux perdre de vue ce qui est fondamental dans un malheureux pays comme le nôtre. Je fréquente depuis six mois un atelier d'architecture qui me prépare pour les concours d'école ; et je le fréquente non seulement pour intégrer l'Académie mais principalement pour arriver à une conclusion ferme qui me permette de décider si je dois, ou non, continuer sur cette voie. Comme vous le voyez, je mène une étude – de l'extérieur. Et quand je parviendrai à une conclusion qui me convaincra moi-même, si je comprends alors que je ne possède pas les capacités nécessaires – plus puissantes que les moments de découragement et les difficultés –, que le triomphe futur n'est pas assuré, alors rien, absolument rien ne me fera continuer. Et si j'abandonne l'architecture à ce moment-là, il me semble que je n'aurai pas perdu mon temps, mais que je l'aurai utilisé à élargir mes connaissances artistiques. Dans ce cas, aucune raison de se laisser aller ; au contraire, je me réjouirai d'avoir évité à l'avenir une plus grande perte de temps et d'énergie précieuse. Par ailleurs, je ne crains pas la chute. Vous savez pourquoi ? Parce que je n'essaierai de dépasser les gouffres de mes études que si je me sens suffisamment fort pour le faire. Avec toutes ces précautions, je pourrais me tromper et poursuivre sur cette voie, et c'est alors que je serais soumis à tous les échecs. Vous vous demandez pourquoi je ferais tout de même le concours, dans le cas où je décidais d'abandonner – oui, il me faut en effet décider une fois pour toutes avant le concours, mais j'y participerai quand même. Tout simplement pour la raison suivante : vous savez que mon père est un homme plutôt pratique, et une des plus belles preuves de mon incompetence serait un échec. Ce serait franchement amusant que je considère ne pas avoir les aptitudes artistiques pour devenir architecte et que je reçoive ensuite les félicitations du jury. Je vous dis cela parce que je garde encore espoir en l'architecture, mais ne vous étonnez pas si je vous dis demain que j'abandonne. Force vous est de constater que je ne suis pas lancé, sûr de moi, prêt à combattre tous les obstacles : non. J'observe prudemment les manœuvres de ceux qui sont en train de lutter dans l'arène, c'est-à-dire que j'étudie le terrain, mesurant ainsi les forces de mes facultés, pour calculer mes chances de victoire. Il est évident que je ne sens pas de force qui me pousse aveuglément vers l'architecture (comme c'est le cas sans doute pour les grandes vocations), mais il est tout aussi évident que, si je poursuis ces études, c'est le point de vue esthétique qui me motive et non le l'obtention d'un diplôme qui me projetterait socialement. J'ai une grande admiration pour

l'architecture, pour moi le seul art qui se consacre à la véritable grandeur. Mais cette force extraordinaire, supérieure, qui me dirait « Tu dois être architecte » : non, je ne la ressens pas. Je me sens tout à fait capable d'abandonner l'architecture mais, singulièrement, je serais profondément malheureux si je devais abandonner la caricature.

3.

Collection privée | Amadeo → Sa sœur Helena | Paris – Manhufe | Avril

2

Comme ce papier est ordinaire ! Mais que faire ? Je t'écris du café du Panthéon, le plus beau café du quartier latin. Et c'est partout la même chose : comme le papier est offert, il est ordinaire.

J'ai lu ta lettre avec beaucoup de plaisir et je te réponds aujourd'hui même. J'arrive du jardin du Luxembourg, où tout un tas de gens se promènent. Un troupeau de portugais est venu vers moi et, devinant l'intolérable ennui qui s'annonçait, j'ai décampé sans mot dire. Je me suis réfugié dans un café pour prendre mon thé rituel de cinq heures.

J'ai l'habitude de fréquenter une maison du boulevard des Italiens où tout est chinois – le thé, les employés, etc. C'est une maison luxueuse où ils servent magnifiquement. Sais-tu que j'ai dernièrement beaucoup de travail ? Je vois combien il me faut étudier, surtout dans un pays qui nous confronte aux plus savants, aux plus forts. C'est-à-dire que moi, qui suis un étudiant avec des aspirations, je suis obligé d'affronter les plus forts, au centre de la civilisation et du savoir du monde. J'avais prévu d'aller aux courses de chevaux à Longchamp mais il s'est mis à pleuvoir et j'ai renoncé. (...) Elle [*une amie de sa sœur*] ne connaît sûrement pas Paris. Je dis cela parce qu'elle est venue en vacances, elle a vu les musées, fréquenté les divertissements, mais elle n'a jamais vécu la véritable vie parisienne et donc elle ne connaît pas Paris. Ces gens-là voient Paris comme un tourbillon de choses, alors que pour les autres Paris devient aussi serein, aussi réglé, aussi facile qu'une petite ville. (...). Comme tout est différent, comme on change ! Ici on respire, au Portugal on étouffe.

J'ai plus ou moins décidé de passer l'été sur les côtes de la Bretagne et de la Normandie. J'y passerai sans doute tout les mois de juillet et d'août. (...)

4.

Collection privée | Amadeo → Emília Cardoso | Paris – Manhufe | Juin

(...) Je réponds à votre agréable lettre dans laquelle vous me dites que je passe ma vie à rêver de gloires et de voyages ; c'est vrai dans une certaine mesure. Cependant, il ne faut pas regarder la gloire de l'artiste comme une vanité, mais plutôt comme un signe du destin. La gloire signifie l'acceptation de son œuvre par la société, et l'artiste la souhaite comme monsieur José Emygídio veut que son vin soit notoirement apprécié. Ainsi, la gloire nous apporte non seulement la satisfaction de nous savoir utiles, mais aussi notre pain. Quant aux voyages, ils constituent le grand livre de l'artiste. Ils lui sont aussi nécessaires que la Bible et le latin à un prêtre. L'aliment moral de l'artiste se trouve dans le livre du monde. Quel est ce livre ? C'est monde même – certainement. Or, tout livre demande à ce qu'on tourne ses pages. Et ces pages que l'on tourne correspondent aux voyages. Nous qui nous consacrons à l'Art avec amour, nous ne voyageons pas dans le but de nous promener. Lorsque nous voyageons d'un endroit à un autre, nos connaissances s'épaississent comme un fleuve qui absorberait ses affluents. Pour beaucoup, ces choses ne valent pas grand-chose, mais elles sont pour moi d'une importance capitale.

Je n'ai pas loué l'appartement qui se situe dans la maison où j'habite. La propriétaire voulait le louer meublé pour 130 francs par mois ; bien sûr, sous ces conditions, il ne me convenait pas. Vous me dites, maman, de renoncer à ces vanités, mais sachez qu'un appartement peut aussi bien se situer dans un trou à rats qu'au plus riche étage. J'y trouve aussi des avantages, bien que vous n'y voyiez que des désavantages. Ne pensez pas qu'on vit en France comme au Portugal. À propos : il ne me semble pas que « l'homme habile doive savoir cacher ses facultés ». À quoi serviraient alors les facultés humaines ? Si tous les hommes les cachaient, on ne connaîtrait rien, ni progrès, ni civilisation, etc. Si Pitt avait caché la découverte de la vapeur, vous n'auriez pas profité de vos confortables voyages en train. Si Gutenberg n'avait pas montré au monde la découverte de l'imprimerie, l'humanité se serait retrouvée dépossédée d'une grande lumière de connaissances. Si

les grands artistes, comme Phidias et Ictinus, n'avaient pas fait ces œuvres qui sont la gloire de la Grèce, simplement pour cacher leur habileté, ces hommes seraient pervers. Je suis d'avis qu'il ne faut pas dissimuler ce que l'on a, mais être franc et loyal. Un homme doit toujours avoir la fierté de ses vertus et le courage de ses erreurs. Ceux que la société désigne habituellement comme des gens modestes sont presque toujours des gens vaniteux. Un individu doit se montrer tel qu'il est – en toute vérité. La vérité est le joyau le plus précieux de la conscience humaine. Jésus-Christ, par exemple, ce grand symbole de bonté, n'a jamais fait preuve des modesties que notre société apprécie tant ; il s'est toujours proclamé, devant ses amis et ennemis, un Dieu aux vertus impopulaires – qu'il avait effectivement. Il n'a jamais caché ses supériorités. Et c'est pour cela que la société de son époque – identique à celle d'aujourd'hui – l'a cloué sur une croix. Voyez donc, maman, si cela vaut la peine d'espérer mille choses pour plaire à madame la Société.

Passons maintenant à autre chose. Vous me demandez si je parviendrai à gagner ma vie : bien sûr. Mais je devrai toutefois abandonner ma carrière actuelle. Dans tous les métiers, l'ouvrier doit savoir travailler pour être récompensé. J'apprends moi aussi mon métier, et tant que je ne le dominerai pas, je ne peux demander à personne de me payer car je ne fais encore rien qui en vaille le prix. Ce serait absurde que je gagne de l'argent d'un métier qui, tant que je l'apprends, je dois aussi payer. Mais c'est aussi le cas pour tout : on n'a jamais vu de cordonnier gagner sa vie sans savoir faire des bottes. Il y a cependant des métiers qui s'apprennent rapidement, et d'autres qui prennent des années. Celui que j'ai choisi appartient à cette dernière catégorie. (...) Du reste, j'apprécie avec grand honneur la pension que vous me versez.

À propos de Paris, je ne sais que vous raconter – il y a tant de choses si diverses qu'il serait difficile de les organiser dans une lettre, qui du reste est déjà bien longue. J'ai écrit hier à papa au sujet des esquisses d'architecture que j'ai envoyées à Lisbonne par l'intermédiaire d'un ami. Je n'ai pu fournir que celles-là, et il n'y en a qu'une qui me paraisse acceptable. (...)

5.

Collection privée | Amadeo → Emília Cardoso | Pont-l'Abbé – Manhufe | sans date

(...) Je viens d'arriver de Brest et j'ai trouvé votre lettre, que j'ai eu grand plaisir à recevoir. Je suis de nouveau à Pont-l'Abbé, et Paris me manque énormément. Si j'y étais – éternelle insatisfaction –, c'est cette noble Bretagne qui me manquerait ! Il y a longtemps que j'ai quitté Vitré, où je souhaite revenir. La distance est grande d'ici jusque-là, il faut compter sept heures de train. Je m'y arrêterai lorsque je reviendrai à Paris. J'ai fait le voyage jusqu'à Brest en automobile, deux cent quarante kilomètres. Mais laissons de côté les voyages, sur lesquels je ne compte pas perdre de temps à vous donner mes impressions – ce serait trop long. J'ai reçu tout à l'heure une lettre de Thomaz Costa qui est à Paris. J'irai naturellement vivre chez lui, sa maison est libre à partir du mois d'octobre. Alors, cette idiote de Vizella vous ennue ? Cela doit en effet être loin d'être agréable. Ce qui me déplaît le plus dans ce pays, ce sont les préjugés, la mesquinerie, autrement dit la société ordinaire. Tout le monde se soucie de bêtises ; on croise sans cesse le même visage ; il y a des meutes de brésiliens aromatiques et poisseux ; des curés du voisinage – et de la région – qui se distillent en sueur ; de charmantes sœurs coquettes – et les conseillers du gouvernement. Ah ! Les conseillers ! Surtout eux ! Rien d'étonnant à ce que ceux qui, venant d'ici et faisant preuve d'indifférence envers ces gens-là (l'horrible affront !), les surnomment monstres ou idiots. D'ordinaire, nous les artistes, nous passons notoirement pour des idiots aux yeux des autres. Ce qui constitue déjà une consolation dans cette vallée de larmes peuplée de conseillers. Je suis bien amer aujourd'hui, n'est-ce pas ? C'est que je suis arrivé à une heure du matin de Brest et je n'ai encore pas dormi, je suis épuisé. (...) Je vous embrasse, votre voyageur de fils, Amadeo.

6.

Collection privée | Amadeo → Emília Cardoso | Pont-l'Abbé – Manhufe | Octobre

(...) Voilà trois mois que je suis en Bretagne – comme ils sont passés, sereins et légers ! Le temps est une horloge qui n'arrête pas de tourner, où la vie est l'heure qui passe, vole et s'achève, avant qu'une autre ne commence, passe, vole et s'achève avec la même régularité légère, etc. Et ainsi, bientôt, cela fera vingt ans que la vie m'a confié un destin à remplir. (...)

7.

Manuel Laranjeira → Amadeo | Espinho – Paris (?) | 17 octobre
[Fotobiografia, p. 64]

Comme il est inouï, ce culte que tout le monde ressent envers cette Bretagne superstitieuse et légendaire ! Même vous, vous semblez avoir planté des racines dans cette terre sacrée.

4

1908

8.

Collection privée | Amadeo → Emília Cardoso | Paris – Manhufe (?) | 2 mars

(...) Généralement, avoir des enfants qui réussissent dans la vie fait l'orgueil des parents, mais il ne s'agit pas d'une qualité supérieure. Ainsi dit le vieux refrain : « ce monde appartient aux égoïstes ». Une qualité supérieure, si supérieure qu'elle est innée, serait de posséder un organisme moral qui se distingue de l'ordinaire par des qualités hors de portée de la plupart des hommes. (...)
J'ai beaucoup aimé mon séjour à Manhufe. Il faisait un soleil intense. La montagne était inondée de lumière. Et quelle majesté, ces montagnes ! J'y ai fait huit pochades qui m'ont vraiment fait progresser, je me suis mis à mieux interpréter la nature. Je suis à présent à Paris, vous n'imaginez pas la tristesse qu'a provoquée en moi cette atmosphère sombre, ce soleil anémique. Heureusement, j'ai rencontré Viana et nous avons passé la journée à parler du Portugal, prodigieux pays et paradis pour l'artiste. C'est dommage que le milieu de l'art n'y soit pas plus fort. J'ai besoin de dessiner beaucoup et d'étudier avec ardeur. Début septembre ouvrent les académies, je me suis tout de suite mis à travailler assidûment. Certaines de mes pochades sont arrivées encore fraîches et couvertes de poussière et de terre. Demain, je vais les faire encadrer et je verrai si elles pourront encore intégrer le « salon ». Je ne sais pas encore au juste jusque quand on peut remettre les travaux, mais c'est vers le trois. Ainsi, il reste encore trois jours. (...)

9.

Collection privée | Amadeo → Emília Cardoso | Paris – Manhufe (?) | sans date

(...) Ce matin, lorsque j'ai déchiré l'enveloppe qui contenait votre lettre, je ne m'attendais pas du tout à une si violente leçon.
Mais qu'ai-je fait, Maman, pour mériter pareille raclée ? Je n'ai assassiné personne, je n'ai volé personne, je n'ai suscité aucune plainte justifiée et ma conscience tous les jours me dit qu'elle a gravi un échelon de plus vers la perfection. Je n'ai cependant pas l'intention de me laver ainsi de mes erreurs, et nos pères latins disaient déjà « *errare humanum est* » – l'erreur est humaine.
Si je vous disais que les erreurs ont autant de valeurs que les vertus, cela vous semblera un sacrilège, mais c'est malgré tout la vérité. L'erreur est le fond sur lequel se détache une vertu, et la vertu demeurerait méconnue si l'erreur n'existait pas.
Et de quoi m'accusez-vous ? De ne pas être la créature que vous souhaiteriez. Est-ce une erreur intentionnelle, volontaire de ma part ? Non.
Au contraire, j'aimerais beaucoup être celui que vous souhaitez pour vous rendre plus heureuse ! Mais que faire ? Toutes les créatures viennent au monde pour suivre leur propre destin. C'est pour cela que tous les enfants sont pour leur mère la source simultanée d'un bonheur suprême et d'une douleur extrême. Bonheur car ils sont nés de leur ventre, douleur car ce sont des créatures qu'elles ne pourront pas guider dans la vie selon leurs désirs.
Ah ! Et quelles accusations candides vous me lancez !
Pourquoi ma vie n'est-elle qu'échecs ? Parce que je n'ai pas intégré la firme de R. Cunha ? À cause d'une série d'événements que j'ai vécus, et que j'estime tant car ce sont des leçons de vie ? Mais en quoi ma vie est-elle un échec ?

Et quand je la contemple, je la trouve, au contraire, raisonnable et utile, parce que je suis parvenu à me libérer des cadres de vie bourgeoise, à l'esprit et aux sentiments étroits, qui ne m'inspiraient que révolte. À ce sujet, j'honore tout spécialement deux créatures qui m'ont soutenu et je m'honore moi-même. Ces deux êtres sont mon père et ma mère, qui m'ont laissé choisir librement ma manière de vivre et m'ont tendu la main pour m'aider à avancer. Si je n'avais pu me libérer, si je ne vivais pas ma vie dans l'art, une vie d'esprit et d'âme, la suprême vie de la perfection, ah, ma mère, moi, votre fils, j'aurais été à tout jamais un homme torturé, à l'existence ratée, et vous pourriez alors dire tristement : « La vie d'un être que j'ai créé – mieux aurait valu qu'il ne fût pas – est un échec. » (...) et je vous rappelle que je vous serais reconnaissant si vous m'envoyiez que deux cents francs. Dites-le à papa. Cela m'est complètement égal – mais complètement – de porter un costume anglais ou une demi-douzaine de loques – cela ne change rien à ma manière de vivre. Qu'importent les apparences sociales, les conventions, la bourgeoisie ? Oh ! Mépris sublime ! (...)

Les amitiés, les véritables (comme celle que j'ai pour mes sœurs et comme j'exige que soient les siennes envers moi), ne sont pas comme les plantes de serre qu'il faut arroser tous les jours, elles sont comme les grands arbres aux longues racines qui n'ont pas besoin de la main de l'homme pour s'en occuper – cette tâche incombe à la nature, à Dieu. (...) Finalement, il n'y a de désaccords qu'à propos de la vie de chacun. Ma vie peut sembler idiote aux yeux des autres ; je suis pourtant convaincu que je vis une intense vie artistique – et je suis content. (...)